

L'ARCHE *Editeur*

Thomas MARTIN

Patriotisme

Traduit par
Irène BONNAUD

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Thomas Martin

Patriotisme

ou

Ouvre la porte, Yoko, tu as du sang aux chaussures

d'après Yukio Mishima

Traduit de l'allemand par Irène Bonnaud

Version 02 – 15 septembre 2004

Yoko

Le lieutenant

Chœur

La chambre

Le miroir

La nuit

Vous nous avez parlé comme nous parlons à nos parents. Pardonnez-moi de ne pas avoir trouvé d'autre moyen de satisfaire les devoirs d'une fille envers ses parents. Je ne suis plus une enfant, vous le savez. Pardonne-moi, père, de ne pouvoir dire plus que ceci : ce que je fais, je le fais par libre décision aux côtés de celui auquel j'appartiens. Je suis la femme de mon homme jusqu'à ce que s'achève cette mort dans laquelle nous entrons à présent, moi, mère, avec lui. Que peut-il y avoir de plus libre que la décision de renoncer à tous ceux qui viendront. S'il devait en être autrement, vous en serez informés. J'abandonne ma place dans votre monde qui a trop de possibilités pour que je puisse en choisir une dans le temps qu'il me reste. Le vendredi 28 février.

Yoko

Il fait froid.

Yoko (chœur)

A présent elle gèle. Dans l'obscurité, elle descend l'escalier à tâtons et sa main glisse sur la rampe trempée de sang. Le sang sèche vite, s'épaissit, commence à coller aux doigts, s'accroche à ses bas qui trahissent chacun de ses pas par un bruit humide. Surtout ne pas trébucher, surtout pas maintenant, avec tes pieds-moignons, les orteils bandés depuis que tu as dû apprendre à marcher dans tes petites chaussures comme l'exige la coutume pour une jeune fille qu'on conduira un jour sous le toit d'un homme, et comment doit-on faire pour les enfants, la douleur, tu ne la sens plus. Arrivée en bas, tu regardes en arrière, là où la lumière

luit dans la rainure de la porte, là où elle projette sur le mur une ombre immobile qui se confond avec les éclaboussures du sang. Comme un portrait de toi fixé pour la postérité, dans ton dernier mouvement de fuite. Ne regarde pas en arrière, continue à marcher, Yoko-san. Fais ce que tu as entrepris de faire, tu as quelque chose à faire, c'était convenu ainsi. Promis-juré. Pour quoi faire sinon, une femme comme toi, jeune et belle, pour quoi faire sinon, une femme comme toi, épouse de soldat, ton homme, Yoko, est soldat, il est même officier, ou devrais-je dire : il l'était. Et voilà où nous en sommes : ici. Ici tout est calme, ici il n'y a pas de sang, ici il y a le vestibule de l'entrée, ici il y a des portes qui mènent à la cuisine, à la salle de bains et à la chambre, et une autre qui mène derrière dans le jardin, et une autre devant, mais tu n'a pas le droit d'y penser, dans la rue. Le vestibule est sombre, elle allume la lumière, elle va dans la cuisine, je veux encore prendre le thé, c'est convenu ainsi, il me faut me reposer, après ce que j'ai fait et ce que je n'ai pas fait, après ce que j'ai vu, je dois me reposer, faire posément ce qui doit être fait. Oui. Comme ça.

Yoko

Si seulement tu pouvais m'aider, Shinji, mais tu ne le peux pas. Plus maintenant. Que suis-je à présent sans toi. Comment te montrer ce que je suis si tu n'es pas là. Tu m'as laissée seule, soldat. Ce n'est pas la première fois, mais c'est la dernière - pour combien de temps. Mourir n'est pas tout, as-tu dit. Ce qui vient après, tu ne l'as pas dit. Tu le sais à présent. A présent dis-le moi. Un homme ne doit pas laisser sa femme seule, que réponds-tu à cela. M'attends-tu, Shinji. Qui attends-tu si tu m'attends. Parle avec ta femme, dis-lui quelque chose, dis-lui.

Chœur

Et elle lui dit tout ce qu'elle fait en allant vers lui et après lui.

Yoko

Où es-tu à présent.

Chœur

Et elle est ici et elle attend que l'eau bout pour le thé : je suis la femme de mon homme qui est soldat jusqu'à ce que la mort soit achevée, celle dans laquelle nous entrons à présent, moi avec lui.

Yoko

Avec du papier tu peux le faire, le papier a de la patience. Moi après lui, c'est ce qu'il faut dire à présent, tu ne m'as pas laissée passer la première, compagnon d'arme. La mort peut-elle être une question de politesse, Shinji ?

Le lieutenant (chœur)

Je suis officier au deuxième bataillon de transport. J'aime mon pays et l'empereur. Je suis prêt à mourir pour eux comme le stipulent mon serment et mon devoir. Je n'aurais peut-être pas dû dire cela, pas maintenant, une information superflue. Je recommence : comment parler de moi devant une dame telle que vous. Une belle journée, de la neige au printemps et, comme vous le voyez, sur les cimes du Fijijama, le smog nous laisse les apercevoir. Une journée belle comme vous l'êtes aussi, si je puis m'exprimer ainsi, et pas seulement en cette journée.

Yoko

C'est ce que tu as dit et tu n'avais pas la tâche facile : belle comme vous l'êtes aussi.

Lieutenant

Et pour moi l'occasion de regarder de près ce qui n'était apparu qu'au lointain. Ce que j'ai commencé, pardonnez-moi, à vénérer, sans avoir osé en donner le moindre signe jusqu'à présent. Vous vous taisez. Vous m'en voyez confus, dame, si j'ose m'exprimer ainsi, de mon cœur. Pardonnez un peu d'espionnage au sujet de votre nom, de votre famille qui fraie avec la bonne société

Yoko

Avec votre général. Vous aurait-il donné l'ordre d'aborder une dame, comme vous dites, de votre cœur, en pleine rue en lui parlant de son nom.

Lieutenant

Permettez ceci à un lieutenant de votre empereur qui n'a rien appris d'autre que de tenir les armes contre l'ennemi où qu'il le rencontre. Il n'a pas appris à faire la conversation. Et oui, on m'a donné des ordres. Une bonne relation. Mais je suis plus doué pour le silence.

Yoko

Relevez le visage, pourquoi le cacher derrière l'adorable enceinte de vos cils si doux. Pourquoi gaspiller votre regard et cet air de désarroi à regarder nos pieds. Bien que, les vôtres sont si délicats, un spectacle dont je n'hésiterais point à jouir, à genoux : à vos pieds. Voyez à présent qui s'agenouille dans la boue pour vous vénérer. Faîtes-lui la grâce de vous voir et qu'il puisse se relever devant vous, beauté semblable à la neige de cette journée en fleur. Vous permettez. Est-ce que ça aurait pu continuer ainsi, mon lieutenant. Ça aurait pu, mais tu ne pouvais pas. Une bonne relation. Pourquoi moi. Et pourquoi une femme.

Lieutenant

Pas comme ça, s'il vous plaît. Laissez votre masque là où il se trouve, devant votre, j'en suis sûr, visage non moins vainqueur. Deux c'est trop pour moi. Vos lèvres, embrassant les lèvres de votre masque. Vos yeux, êtes-vous ça.

Yoko

Tant de soupçons et si peu d'expérience, Lieutenant, dans la technique de la dissimulation. Méfiez-vous de ce que vous voyez, pas de ce que vous ne voyez pas.

Lieutenant

Je devrais lire entre les lignes si je

Yoko

Pouvais tenir votre main en présence de vos parents. En l'honneur de vos assauts, soldat, mais contenez-vous, sur le champ de bataille où vous opérez

désormais, vous aurez besoin d'une autre politique ou d'aucune. Ou bien un concurrent pourrait vous devancer. Craignez d'arriver trop tard, après qui.

Lieutenant

Votre main.

Yoko

Le mariage.

Lieutenant (chœur)

Pas le temps pour une lune de miel en un temps pareil, la situation politique, vous comprenez, ne permet que l'absolument essentiel.

Yoko

N'as-tu rien oublié.

Lieutenant

Takeyama Shinji, lieutenant.

Yoko (chœur)

Avec perspective d'entretien pendant quelques années, avec un peu de chance une guerre surviendra entretemps qui éclaircira les rangs des prétendants ou bien un test de résistance, donner sa vie pour.

Lieutenant

Vive l'empereur. L'armée. La nation.

Yoko

Commençons. Il est temps.

Lieutenant

Commençons.

Yoko (chœur)

Le jour où il revint à la maison était le troisième jour après son départ. Il revint pendant la nuit. Je pouvais l'entendre avant qu'il ne pose sa main sur le loquet de la serrure, je pouvais pressentir qu'il venait lorsqu'il tourna dans notre rue, seul et à pied. Il a dû marcher lentement, peut-être d'un pas trainant. Je suis sûre qu'il était fatigué, comment aurait-il pu en être autrement après trois jours et deux nuits sans sommeil. Il se tient devant moi dans son manteau, le manteau est froissé, la casquette posée de travers sur la tête amaigrie, pas rasée, les yeux rouges et vides, il ne pose pas de questions. Je le vois devant moi, il attend que je m'incline pour le saluer, ne répond pas à mon étreinte, enlève son manteau, la casquette, tire le revolver de son étui et le pose comme d'habitude sur l'étagère de la pièce du bas. Tu es en vie, Shinji. Et c'était inhabituel, cette façon de faire craquer les planches du parquet, lent et lourd dans ses bottes sales. D'habitude tu les as toujours enlevées dans le couloir, tu t'es incliné devant l'autel, devant les choses qui nous sont sacrées, les photographies de la famille royale, les rameaux pour la prospérité du foyer, l'eau lustrale devant cette statue que tu surnommes le Petit, tant de bonheur sous sa responsabilité, as-tu dit, comment aurait-il pu être plus grand sous un poids pareil, finalement, Yoko, lui aussi n'est qu'un figurant. Et tu t'es incliné. Je te vois devant moi, la façon dont tu te tiens à la fenêtre, le regard au-dessus du jardin qui lui aussi ce jour-là est petit et enneigé. Je te vois devant moi, je te vois m'écouter jouer du piano. Que dois-je jouer.

Le lieutenant

Donne-moi l'épée.

Yoko

En sommes-nous là, Yukio.

Lieutenant

Donne-moi l'épée.

Yoko

M'emmènes-tu avec toi, Yukio.

Lieutenant

Donne.

Yoko

Prends ton manteau, il fait froid.

Lieutenant

Je ne sors pas.

Yoko

As-tu à faire.

Lieutenant

La révolte est écrasée.

Yoko

La révolte.

Lieutenant

L'insurrection, la rebellion, le coup d'état, le putsch. Le mouvement. Le combat pour la cause. La liberté. Le nouveau. L'ancien. Pour que tout devienne comme c'était et que le soleil se lève.

Yoko

Tu n'y as pas participé.

Lieutenant

Demande-moi pourquoi. Ils m'ont laissé hors du coup par considération pour notre mariage, vieux de trois semaine, et pour ton état.

Yoko

Douze semaines à présent. Un enfant peut avoir besoin de son père, qu'ont-ils répondu à ça.

Lieutenant

On ne me l'a pas demandé.

Yoko

Et à présent tu veux le savoir.

Lieutenant

Je ne suis pas un traître.

Yoko

Je suis ta femme. Qui se tient aux côtés de son homme.

Lieutenant

Alors donne-lui l'épée.

Yoko

Afin qu'il puisse s'ouvrir le ventre et tirer le trait final sur une affaire prévue pour deux.

Lieutenant

Le destin ne l'a pas voulu.

Yoko

Comme ça et pas autrement. Et à présent tu veux jouer au destin et rideau.

Lieutenant

Je ne peux pas discuter avec toi.

Yoko

Sur une affaire entre ce que tu appelles mon honneur et parfois destin. Le penses-tu vraiment.

Lieutenant

Ils sont morts. Et moi j'ai une dette envers eux.

Yoko

Veux-tu les ramener à la vie. Tous ne doivent pas suivre ce chemin. Demande à ceux qui ont survécu avec toi. Qu'en est-il de ceux-là.

Lieutenant

Je dois les fusiller demain matin.

Yoko

Avec l'épée.

Lieutenant

Avec mon régiment.

Yoko

Pourquoi toi.

Lieutenant

Je suis un soldat.

Yoko

Ce sont des soldats comme toi.

Lieutenant

C'est pour ça, l'épée.

Yoko

Meurs ou tue, c'est ça ? Veux-tu les tuer seul, l'un après l'autre. Tu ne peux pas.

Lieutenant

Non

Silence.

Lieutenant

Puis-je ?

Yoko

Ne te relève pas. La nuit on a besoin d'un époux.

Lieutenant

La fiancée portée en triomphe au-dessus du seuil. Et déposée. Voilà.

Yoko

Comme c'est, un palais ne pourrait être plus beau.

Lieutenant

Et il y a de la place dans la moindre chaumière.

Chœur

Tu t'étais représenté ça autrement, Yoko Takeyama, sois sincère. Où tombe l'amour, il tombe parfois bien bas. Le butin n'est pas tranquille dans l'attente de son ouverture.

Lieutenant

Viens.

Chœur

Le voilà assis tel un tailleur, droit comme un cierge sur le matelas. Et elle, prête à être pelée comme un fruit, défaits des peaux qui l'enveloppent, couvre du bout de deux doigts les cuisses entrelacées avec art signifiant l'innocence, qui à présent s'ouvrent et découvrent un peu de hanche et un beau morceau de chair. Là

encore de l'étonnement. Assied-toi, dit-il, comme transformé tout à coup, et brandit son épée comme si. Non. Tu n'avais sûrement pas pensé à ça derrière tes hauts sourcils bien épilés, belle fiancée. Mais ton sexe, lui, y avait pensé, lui qui était chaud et humide, qu'a-t-il donc. Car toutes les femmes pensent avec leur bas-ventre, toi aussi, fille d'une maison modeste. Qu'il t'ait choisi, ton lieutenant, il se peut bien que ce fut un hasard au début. Qu'est-ce à présent. Possible que le hasard soit au service de la cause, et à présent il parle d'elle. Ferme tes yeux, petit masque, écoute. Il n'a pas prononcé beaucoup de paroles. Et toi, que lui as-tu, assise face à lui, les jambes croisées sur le matelas, que lui as-tu dit.

Yoko

Le voilà.

Chœur

Tu lui as montré ton poignard comme un enfant montre avec fierté un nouveau jouet : le voilà. Vous êtes de drôles de gens. "De l'importance d'être d'accord" est la première leçon, on ne t'a jamais appris ça ? C'est ce que tu voulais montrer, n'est-ce pas.

Lieutenant

Tu as dit oui.

Yoko

Et maintenant montre-moi le lit.

Yoko (chœur)

Nous apprenons pour la vie, c'est ce qu'on dit, n'est-ce pas. Avant d'aller à l'école, je n'ai pas appris à dire Je. Lorsque je parlais de moi, je me désignais d'un nom comme lorsqu'on parle d'une autre. Les professeurs te disent que devant les autres on s'appelle Je. Je l'ai appris, mais le dire je ne le pouvais pas. J'ai parlé de Yoko et quand ils me demandaient, Yoko, qui est-ce, je l'ai montrée du doigt en silence : Yoko, c'est elle.

Lieutenant (chœur)

Comme il te disait Vous, jadis, avec son visage trop sérieux pour ces choses, il jouait la scène écœuré par cette décadence des mœurs, il avait peut-être peur que tu puisses lui dire Tu, lui qui s'était laissé aller, lui dans son uniforme de parade sous le réverbère du parc, un soir qui était plus beau que maintenant.

Chœur

A présent tu apprends à mourir, Yoko. A présent tu apprends à suivre ton époux. Que tu as aimé comme seule une femme peut aimer un homme. Que tu as pu aimer. Apprend à parler au passé, ce sera peut-être plus facile pour vous, toi avec toi-même, si vous ne pouvez dire Je l'une à l'autre, Takeyama Yoko.

Yoko

Je n'ai plus de nom.

Chœur

A présent elle n'a plus de nom, à présent elle est entièrement Je. Arrivée au pied de l'escalier entre porte et porte. Des coups frappés dehors, qui est là. Du vent qui fait cliqueter les verrous dans la serrure. De la visite. Si c'est une visite, alors de qui. Et pourquoi. Le silence à présent et une pause. Repoussé ne veut pas dire annulé. Il fait toujours gris quand l'aube pointe. Le soleil va bien finir par se lever, certitude indestructible. Dormir, mourir peut-être. Un moment de doute, tu ne peux rien contre ça, Yoko, pas à présent, avec aucune astuce, avec aucune des astuces que tu n'as pas eu le temps d'expérimenter, femme de lieutenant et veuve à présent. A présent il s'agit de se regarder en face, de pouvoir regarder, tu ne crois pas. Dire Je une fois, comment ce serait. N'être qu'une bouche et pas de tête. Ne pas devoir être une tête, un cerveau, des yeux et des oreilles, être toute entière une bouche. Rien d'autre, tout le reste obscur, comment ce serait. Sortie et entrée une seule ouverture en fleur, rouge, plus rouge que. Noir et néant et vide le reste mon cœur. Que les paroles soient enfin de sortie et pour toujours. Et regarde, elle va devant le miroir, même si c'est pour la dernière fois, elle se regarde, arrange ses cheveux, se maquille, Make Up, étire ses lèvres et exagère un peu, car ces lèvres-là, comme ton cher refroidi a aimé les nommer lorsque

vous étiez seuls, c'était une comparaison avec des fleurs, ces lèvres-là pareilles à des calices de fleurs dans le miroir, ces lèvres-là paraissent ternes. Comme la fleur du coquelicot dans le vent qui l'emporte, ça il ne le disait pas. Elles vont avoir très vite quelque chose d'important à faire, ces lèvres charnues de coquelicot, rien de moins que faire échapper de leur caverne humide le mot signifiant le nom de cette personne qui se tient debout ou accroupie devant le miroir, après elles n'auront plus rien à faire que d'avaler du sang, oh des flots de sang. Pas besoin de sourire, le petit tressaillement des mâchoires suffit. Et maintenant regarde-les, ces lèvres qui doivent mourir, elles chuchotent. Pas Je, mais avec hésitation et maladresse, tendrement, le nom que celle qui se tient devant le miroir, celle qui tient ce rôle dans le jeu, celle qui dans la vie réelle, celle qui dans la mort véritable, porte, a porté, aura porté...Comment...Je n'ai pas compris votre nom...Comment, comment était-ce, comment...Comme elle s'efforce de...Non, désolée, je ne comprends pas...non absolument rien. C'était, était-ce que tu te représentais, seulement une bouche et rien d'autre que ton film, un muet en japonais devant les yeux du monde qui se sont rassemblés ici pour prendre congé d'une veuve, vingt-trois ans, à la veille de l'immortalité. Et maintenant dis ton nom...Non. C'est aussi bien. Ce que tu ne peux pas avoir, méprise-le. Magnifiques sont tes lèvres quand elles se taisent. Ta bouche est faite pour mordre, elle qui se délecte des syllabes cachées comme de pralines, et la pointe, oui, d'une banane bien cuite. Veux-tu manger mes pensées, bon appétit. Je pense à la table servie un étage plus haut, tu peux la sentir d'ici. Au cas où tu aurais encore faim, vas-y, sers-toi. Pense seulement à votre souper auparavant, avant que vous n'ayez commencé tout ceci, toi, oui, avec lui. Et aucun plat à la banane. Regarde la tache sur ton sexe, ce sang n'est pas le tien, ça colle, ça te retient au sol comme de la poix. Lève-toi. Bouge. Tu pourrais au moins faire fuir les mouches. Des mouches en février, d'où ça vient. Il faut que ce soit une énorme charogne pour attirer des mouches à cette période de l'année. Tu ne veux pas aller voir ?

Yoko

Non

Yoko (chœur)

A présent nous sommes seules, toi qui es assise devant moi dans le miroir et celle de l'autre côté, celle que je suis. Je me regarde. Comme si je te parlais à toi là haut. Qui es-tu. Je sais, je devrais dire : qui étais-tu. Comment puis-je te dire Tu, nous n'avions pas le temps de trouver un mot pour nous. Nous n'en avons pas cherché. Shinji et Yoko, c'était tout. Des noms comme tant d'autres, tant de gens les portent. Ça aurait pu être d'autres, d'autres Toi et Moi. Yukio et Reiko, A et B, Vie et Mort. Qui dit A doit dire B, n'est-ce pas. A présent tu es mort. Si je pouvais retourner te chercher encore une fois. Re commençons encore une fois. Parce que c'est allé trop vite. Un combattant sait quand arrive son heure, la nuit des samourais. Un bon acteur se laisse du temps pour sa sortie. Est-ce allé si vite parce que tu es un homme. Est-ce que ça aurait duré plus longtemps avec une femme, regarde-moi. Pourquoi toujours moi. Puis-je jouer le lieutenant, rien qu'une fois, une seule. A présent je dois être le premier rôle, le héros superflu. Tu verras qui est le meilleur acteur. Ou devrais-je dire actrice. Il est perdu celui qui fait confiance à une femme. Qui à présent ne peut parler assez longtemps. Un texte, je n'en ai pas besoin, je joue mon rôle en improvisant, comme tu t'attendais à ce qu'elle le fasse, avec ses tripes. Pardonne-moi si je blesse tes sentiments, mon défunt. Si tu t'étais vu. Peut-être le peux-tu à présent. Regarde-moi, je veux te montrer comment c'est.

Lieutenant (chœur)

Ce soir je dois m'ouvrir le ventre.

Yoko

Permetts-moi de t'accompagner.

Yoko (chœur)

D'accord, dis-tu après un moment. Tu n'en aurais pas rêvé, que ton éducation, comme tu l'appelais, porterait ces fruits à ce point. Tu peux t'en vanter comme d'un succès, j'en ai peur. Mais sais-tu pourquoi, parce que je t'aime. T'ai aimé, je sais. Mais tu n'es pas parti, j'ai repris ton rôle, ce doit être mon adieu à nous deux. Je ne t'appartiens plus, mais ce qui reste de toi m'appartient. Je jouerai ce reste pour toi, Shinji ou quoi que tu aies pu t'appeler, ta prière restée lettre morte ici afin

que tu parviennes au repos là où tu es à présent. Et je sais que tu m'entends, que tu me regardes de tes yeux blancs qui m'ont cherchée, mais pas trouvée, au moment de cette mort que tu ne t'étais pas représentée comme elle était et moi non plus. Je ne veux pas être la Japonaise plus longtemps. Une fois, tu ne peux pas savoir ça, le jour où nous nous sommes rencontrés, tu te tiens face à moi dans la rue, tu me regardes, moi qui te regarde, une goutte chaude coule sur ma cuisse, c'était du sang, j'en avais encore à l'époque, aussi longtemps que tu m'as regardée, j'ai pu sentir les gouttes couler sur ma cuisse. Tu m'as demandé quand nous nous reverrions, j'ai dit Je ne sais pas, à l'époque.

Chœur

A présent l'eau bout dans le chaudron. A présent l'eau bout déjà depuis plusieurs minutes, les fenêtres sur la cour sont déjà fermées. Pourquoi verser le thé, doit-elle boire seule à ta santé. Combien de fois encore les restes de repas, la douce torture de la digestion, la fatigue pénible des sécrétions du corps, plus pour longtemps, se demande-t-elle.

Yoko

Dois-je verser le thé, verser une libation à mon défunt, en consolation des morts et en l'honneur des dieux, sans oublier nos prêtres, la maison sur l'Aobacho, bloc 6, la maison dans laquelle nous n'habitons plus tous les deux, plus maintenant, la maison n'est pas encore payée, nos parents hériteront des traites, dois-je faire cela. M'as-tu entendue crier. C'était l'eau. Pourquoi faut-il le couteau pour moi. Tu ne voulais pas m'aider de ton épée ? Tu ne le pouvais pas ? Une question d'honneur ça aussi. Et après l'honneur vient la mort. Et après, la gloire. Dont tu ne veux rien savoir et moi non plus. Si tu l'avais fait pour ça, tu aurais eu besoin d'un témoin qui t'aurait survécu au moins le temps d'un battement de cœur. M'entends-tu encore, Yukio. N'ai-je pas posé une bonne question, pourquoi ne réponds-tu rien. Permets que je sois avec toi lorsqu'il sera l'heure. Permets que je te suive lorsque tu t'ouvriras le ventre comme il est prescrit. Pardonne-moi, je suis allée trop vite. Pour moi le couteau, oui, le poignard, héritage de famille, la famille qui fut aussi la tienne trois semaines durant. Nous te rendrons les honneurs, Shinji,

comme c'est la coutume pour un soldat mort d'un ventre honorablement transpercé. En l'honneur de vos mémoires, ils le feront. A présent c'est à moi, je.

Chœur

Et de nouveau des coups à la porte. Chut, que faire. Ça tape à la porte, oh comme ça tape, ça cliquète dans le vent, ça halète dans la nuit, qui est-ce. Ne va pas à la porte. Va à la porte. Tu ne peux pas rester là. Regarde ton ombre qui grandit au-dessus du verre opale, celui qui est là dehors se demandera, que fait-elle. Qui es-tu derrière la vitre. Ne dis rien, ne fais rien. Reste là et respire, c'est tout. Connais-tu la respiration, connais-tu le cœur qui bat dehors. Aujourd'hui tu as déjà repoussé le verrou de la porte, une fois déjà, tu l'as laissé entrer, lui que dans ta peur tu n'avais pas reconnu, en tremblant si fort que le verrou a cliqueté dans la serrure, jusqu'à ce qu'il se tienne devant toi et te regarde d'un regard parfaitement vide. Mais tu as dit

Yoko

Bienvenu à la maison.

Lieutenant

Dehors il fait froid. Mais ici il fait chaud.

Yoko

L'eau est chaude, veux-tu prendre ton bain maintenant.

Lieutenant

Après le repas.

Yoko

Il est prêt.

Lieutenant

Tu as une main derrière le dos, pourquoi.

Chœur

Tu ne savais pas comme dire que tu t'étais blessé les doigts à cause de lui. Puis il a disparu de nouveau, aussi vite que la fumée.

Yoko

Où es-tu ?

Chœur

Et de nouveau c'est le silence dans la maison. Va, Yoko, va en silence à la porte en glissant sur tes bas, ne dis rien, ne gémis pas maintenant. Que pensera-t-il, que fera-t-il derrière la porte. Est-ce un ami, un ennemi. Est-il seul. Sont-ils venus chercher celui qui s'est jugé lui-même. Trop tard. Chut, je sens, je sens l'odeur de la chair humaine. Ne regarde pas. Cette silhouette n'a-t-elle pas l'air d'être l'ombre de ton homme, Yoko. De ton homme qui t'est déjà apparu. Si tu restes tout à fait silencieuse, tu peux l'entendre respirer. N'écoute pas. L'entends-tu haleter, celui qui est dehors ne va pas bien, sans doute a-t-il besoin d'aide, de qui peut-il demander l'aide si ce n'est de toi. Un homme qui perd son sang au service de la cause, un camarade qui a besoin d'aide et de protection. Un homme droit. Du rassemblement pour la patrie. Vive l'empereur. Tous frères pour un pays libre. Sous le signe de l'orage. D'un dieu et d'un empereur. La plus petite des armées, mais la plus grande en esprit. Un de ceux qui sont en vie, encore en vie. Qui peut le cacher sinon toi entre vie et mort. Le dernier à se dresser pour votre cause est là dehors. Laisse-le entrer dans la maison, une place s'est libérée au nom de la cause.

Yoko

Que feras-tu avec ton avenir où tu te trouves sans moi. Pardonne-moi, une femme ne doit ouvrir la bouche que lorsque son époux a terminé de dire son texte. Tu disais quelque chose, Shinji ? Je ne te comprends pas. Tu as du sang dans la bouche, c'est ça ? Tu n'étais pas satisfait de ce qui était. Pourquoi vivons-nous, as-tu demandé. Tu ne me l'as pas demandé à moi. Pourquoi mourir, je te le demande. Je ne suis pas mûre pour la mort, puisque tu ne l'étais pas, nous n'avons pas vécu avant notre mort. Quand saurai-je ce que tu sais. Quand saurai-

je ce que vous savez, devant les fusils de vos camarades soldats, à l'aube, le soleil derrière les yeux bandés, rouge comme jamais.

Chœur

Il est temps de mettre de l'ordre dans tes affaires, tu ne crois pas. Dis-lui que tu es heureuse, tu l'étais, non ? Lorsqu'il t'a regardée en disant : d'accord. Heureuse parce qu'il était heureux que tout se soit passé comme ça s'est passé jusqu'ici. Fière parce qu'il était fier de toi, de la joie parce que vous aviez goûté les joies de l'union, comme il disait. Rappelle-toi. Revient-il, le désir. Mourir pour la patrie, la cause en tête et dans le sexe le sien, qu'as-tu répondu à ça, ce n'est pas une contradiction. S'unir encore une fois avant, homme et femme une seule chair. Qui doit se donner une fin à soi-même n'a-t-il pas droit à un plaisir parfaitement achevé, s'il est un homme. Tout ce qui s'ouvre ne fait pas mal, même un poignard comme le tien a deux côtés, le pommeau et la lame, as-tu besoin des deux, deux précautions valent mieux qu'une. Presque comme c'était la coutume entre sœurs auxquelles tu penses maintenant avec mélancolie ou quelque que soit le sentiment qui est sur ton chemin, Yoko. Que veux-tu leur laisser d'autre que ton corps non protégé de la putréfaction sur le seuil là-haut. Que veux-tu leur dire

Yoko

Je dis, quelque chose doit advenir. Je dis que je suis d'accord.

Entrée des sœurs non-mortes : quatre kimonos et masques, joués par quatre interprètes féminines qui jouent des interprètes masculins qui, comme c'est la règle, jouent des femmes...Echange de sexe. Chaque mouvement un geste, chaque geste, un rituel. Les pas comme mesure des sentiments. Film muet / musique.

Yoko

Ça fait longtemps que je ne vous ai vues. Etes-vous mortes ou c'est moi. Pas de retour à vous pour moi et pas de retour à la famille. Allez-vous bien au domicile conjugal ou quel que soit l'endroit qui vous sert de foyer, au service d'un époux, d'un maître ou d'un prêtre. D'une mère supérieure avec un bon appétit pour la

chair fraîche. Vous a-t-elle contaminées, l'insatiable. Que voulez-vous à présent. De moi. Venez-vous faire vos adieux. Je n'ai rien d'autre à vous offrir que ce que j'ai, un cadavre dans la maison. Pas d'autres vêtements que ceux-là, de la vaisselle et des ustensiles pour rien faire d'autre que regarder et les prendre en main pour se consoler. Pas d'autres bijoux que celui-là et le poignard de ma mère et de mes grands-mères, mais j'en ai besoin.

Chœur (sœurs)

Un instant j'ai pensé, elle est devenue folle. A sa façon de frapper sa main non ébouillantée du plat du couteau, l'autre elle la tient haute comme un flambeau, mais rien n'y brûle. C'était le silence total dans la maison lorsque je suis venue le soir, tard, le soir du vingt-huit, et il y avait de la lumière derrière la porte, je pouvais reconnaître l'ombre derrière le verre opaque, l'ombre en train d'errer dans le couloir, j'ai entendu couler l'eau et j'ai senti l'odeur. J'ai pensé, ils donnent un dîner ce soir, qu'y aura-t-il, des brochettes d'agneau, j'ai pensé, ça ne peut pas être du poisson. Et j'ai frappé. Alors, alors je voulais partir et pourtant je suis restée. Alors quelqu'un a descendu l'escalier, lentement. Je pensais, Yoko, les planches ne craquent pas, ce doit quelqu'un de léger. Comme quelqu'un qui glisse sur des bas et aussi un bruit comme si elle marchait sur quelque chose de mouillé. La baignoire en haut a peut-être débordé. Je veux bien être changée en pierre si ce n'est pas elle. Vient-elle plus près, elle vient. A présent elle est là, derrière la porte. Même si la lumière n'est qu'une lueur, je connais cette ombre. Je peux entendre le souffle sortant de sa bouche, le cœur, comme il bat. Ou est-ce un râle de plaisir qui vient de loin, affaibli par la distance. Le couple en plein bonheur entre les draps du lit. S'aiment-ils. Y a-t-il quelque chose à envier. Je veux bien être changée en glace si je ne devine pas. Est-ce un meurtrier qui circule là-dérrière, c'était si silencieux que je n'ai pas frappé.

Elles disparaissent.

Yoko (chœur)

Un mot d'adieu, mes sœurs. Non. A présent c'est l'heure. A présent on ne boit plus de thé. Ces lèvres sont peintes, ces joues bien maquillées, suffisamment. A présent il faut faire le ménage. Elle monte l'escalier, devrais-je dire : elle le fait.

C'est là que tu es étendu, chéri, trempé de sang. Pourquoi faut-il que ce soit si rouge, si silencieux. La muette, m'avaient-ils surnommée, celle qui ne peut pas dire Je, la silencieuse. Le silence c'est moi. Et toi à présent qui es-tu. A présent elle s'approche, elle s'accroupit, à présent elle lui enlève les mouches du visage, elle leur fait peur en frappant du plat du couteau sur les viscères.

Yoko

Pourquoi m'as-tu abandonnée. Mais je le voulais ainsi. Ce n'est pas la première fois que tu m'abandonnes, aujourd'hui. Quand vous étiez en campagne, comme tu disais, avec tes cadets, qu'avez-vous fait. Ou devrais-je dire, que vous êtes-vous fait. Avez-vous rampé sur le ventre seulement pendant les manœuvres devant vos généraux. Avez-vous glissé l'un derrière l'autre, l'un courbé devant l'autre, chevaliers du sexe et des corps bien huilés,- que ton soleil, immortel Tenno, brûle au-dessus de nous. L'instant sublime où tu pouvais devancer la mort en injectant ta semence dans les entrailles d'un autre, d'un autre homme. Il n'a pas été nécessaire de saigner, mais tu aurais bien voulu. En réalité tu n'avais qu'un seul dieu, ton corps, lui qui a régné sur toi avec ton esprit. D'ailleurs j'ai aimé les deux. Où êtes-vous à présent. Tu m'abandonnes quand tu es près de moi. Tu m'as abandonné quand tu étais à ton bureau la nuit au-dessus des livres, au-dessus de tes manuscrits, au téléphone. Quand tu étais, comme tu disais, porteur d'idées. Le poids de l'amour, tu disais. De la responsabilité. Pour quoi, ça tu ne l'as pas dit. La foi, tu disais, la foi en nous et en la cause qui nous lie. Le fait-elle encore. Le vide que nous remplirons, quand ce sera fini, après tout ça. Après la terreur, la torture qu'elle a exercée sur nous, que vous avez exercée sur eux. Après des bombes et des bombes, après des attentats, des assauts. Après tout ça, disais-tu. Quand est-ce que ça finira. Te tortures-tu encore. Es-tu arrivé à l'horizon où ils allumeront pour toi la flamme éternelle, pour toi et tes chers défunts. Entends-tu le ressac, c'est le bruit de la circulation. L'heure des chocs, Shinji. Tokio, tel que tu le connais. A cause de moi. Ou d'autres villes, que tu ne connais pas. Voulons-nous voyager, rien qu'une fois. Dois-je t'emmener avec moi en morceaux, tel que tu es à présent, facile à ranger dans une valise. Le sens des choses les plus simples, tu l'as aimé en moi, mais où est-il à présent. Des difficultés à trouver ma place là-dedans. Ce qui s'est passé et ce qui viendra. Est-

ce que j'arrive déjà trop tard pour les adieux. Tu n'as pas eu besoin de me le dire, cette fois tu ne reviendras pas. Te regarder encore une fois avant que tu ne sois entièrement parti et moi avec. Qui sait quand nous nous reverrons et comment. Qui sait si tu la reconnaîtras, la dame de ton cœur, sous sa future forme, peut-être qu'elle sera une bête et la bête, c'est un homme. Mes sœurs, où êtes-vous. Avez-vous vu mon Shinji, votre jalousie vous a-t-elle chassées d'ici. J'ai froid. As-tu voulu te voir ainsi, une victime et une offrande. Servie sur le tapis et le cuisinier est mort. D'après la coutume la tête devrait être posée à côté. Pourquoi est-ce que je n'y arrive pas. Vous auriez dû prendre pour épouse une femme de boucher, lieutenant, avec plus d'expérience dans le maniement du couteau et de la hache. Ne dis pas que ce serait revenu au même, le monde ne consent pas à trop de différences. Tu aurais dû enlever ton uniforme, et la casquette de ta tête. Une contradiction vivante s'il n'était pas mort : un lieutenant des forces rebelles en bottes et vert-de-gris, une épée au côté, une antiquité. Et je ne parle pas du bouton de chemise ouvert, ni du désordre de ton intérieur à présent à l'air libre. Pourquoi n'ai-je pas mal au cœur en voyant ça ? Qui faut-il que je sois pour que supporte ça, la vue et l'odeur. Plus de sentiment, qui suis-je. Pour toi, rebelle. Pour moi, la veuve du rebelle. Des partisans. Un partisan se bat pour un sol sous occupation étrangère, n'est-ce pas. Ne me regarde pas, Shinji. Un reproche dans ton regard qui tourne à vide, des larmes comme une faible femme. Qui est la femme ici, pas toi. Es-tu ce qui a dit Je t'aime. Tu voulais parler de qui. Mon cœur. A présent je peux te voir comme tu es. Comme tu ne m'as jamais vu. Ta peau comme si les plus beaux costumes étaient au-dessous d'elle. Ça tu l'as dit de moi. Et à présent tu ne regardes pas. A présent je peux les voir, tes costumes. Dois-je les enfiler, me baigner dans ton sang. Attacher tant de valeur à la précision, au règlement au millimètre près, et maintenant ça. Un homme désagréé. As-tu eu un accident dans un combat rapproché avec une centrifugeuse, collègue Takeyama, un à zéro pour la machine à la suite d'un KO technique. Dois-je faire le ménage, moi ta main d'œuvre domestique. C'était pour rire. A présent tu commences à pourrir hélas. Tu aimais bien être au chaud, Shinji. Dois-je déposer ton cœur dans la glacière ou un membre, le seul qui tiendra dedans. Ton armure de tendons et de muscles, tu as employé ces mots, j'aimais l'avoir au-dessus de moi, cette armure, elle est cassée à présent. A présent je peux l'ouvrir morceau

par morceau en suivant les tableaux du médecin légiste qui demain s'installera ici avec tout ce qui va avec. Nous, nous ne serons plus là, plus demain. Préfères-tu que je le fasse avec le couteau. C'est ainsi qu'on se sépare à la pointe de l'épée et dans la toile du soleil. La poésie est tout ce qui reste. Comment voulais-tu mourir. Sur le champ de bataille, l'épée en avant. Dans le ventre d'un char, dans le cockpit d'un avion, en combat singulier en pleine rue, là où on aurait pu au moins prendre connaissance de ta mort héroïque. Ici je suis la seule à y avoir assisté, ça me fait presque pitié. Je ne veux plus mourir comme toi, plus maintenant. Pourquoi mourir, si ce n'est pas aux yeux de tous. As-tu dit ça, à présent je le dis, je.

Chœur

A présent elle va à l'armoire, une nouvelle chemise, la dernière chose à aller chercher. Tu aimais bien la regarder quand elle les enfilait les unes au-dessus des autres, ses enveloppes qui se dérobaient à ton regard avec toujours un nouveau bruissement sous toujours d'autres couleurs jusqu'à ce

Lieutenant (chœur)

Qu'il pose la main sur toi quand tu portes ton Obi autour des hanches. Tu aimais l'avoir là, ma main, quand

Yoko (chœur)

Elle en était là, celle dont tu parles.

Lieutenant

Et tu as posé tes mains sur les miennes.

Yoko

Les sens-tu encore.

Lieutenant

Oui. Et la chaleur.

Yoko

Froide comme toi à présent. Dois-je te réchauffer avec moi. Avec mon sang qui croît en moi et qu'aucune mère ne bercera. Dois-je, défunt, être ta mère. Attends un peu. D'abord le travail et ensuite. Dix-mille hommes ont attendu ton ordre, disais-tu. Attendent-ils encore. Combien y en aura-t-il demain sous ton commandement. Combien sous les balles de tes soldats. Votre révolte. Si seulement je me rappelais contre quoi. Votre mouvement, si seulement je me rappelais pour quoi. La tragédie s'est jouée en dix minutes. Elle entrera dans l'histoire, au moins parce qu'un fonctionnaire du gouvernement, que vous ne reconnaissez comme l'un des vôtres, a été fusillé par erreur, c'était un accident, pardon. Ou elle entrera dans la littérature, parce qu'un fou, déclaré inapte pour le service en armes en temps de guerre, se sentira obligé d'écrire un poème dessus. Je ne veux pas survivre, comment la postérité le saura, ça m'est égal. Il n'y aura pas de postérité sans nous. Pardonne-moi, je voulais dire avec. En tous cas pas avec toi. Ils ne t'ont pas posé la question, soldat, ils ne t'ont pas demandé si tu étais d'accord. Et qui m'a posé la question à moi. Qui en dehors des morts sous la terre peut savoir comment et pourquoi tu es mort si je ne le dis pas. A qui dois-je le dire si ce n'est à tous. Pourquoi mourir sinon pour ça. Pour ceux qui doivent mourir demain sous ton commandement. Est-ce que ce doit être moi, une femme dans mon état, du sang aux chaussures, qui doit dire : A mon commandement. Epaelez. Feu. Est-ce que je l'ai bien dit. Dois-je le faire à présent. A présent. *Silence*. Aide-toi toi-même à mourir. *Silence*. Ma vie ne m'appartient plus.

Lieutenant (chœur)

Elle ne t'a jamais appartenu. Un présent d'entités supérieures.

Yoko

Donné, c'est donné. Ma mort est mon droit. Je reprends mon droit de toi parce que tu n'es plus mon homme. Pourquoi ne pouvais-tu pas m'attendre, moi, nous, notre enfant, un fils qui ne sait rien de notre cause, une fille qui ne comprend rien à ton honneur. Notre enfant que son père ne connaîtra pas et sa mère non plus, si je le fais.

Lieutenant (chœur)

Qu'est-ce que tu attends ?

Yoko

Dois-je me peindre le message sur le corps avec du sang. Le sang de mon ventre ou du tien. Dois-je prendre les ciseaux, transpercer ce qui est à l'intérieur de moi et l'exposer sur le parquet que tu as quitté avant nous. Traître. Lâche. A présent je l'ai dit. Et tu te tais. Ce qu'elle peut parler, elle qui ne pouvait dire Je. Et sans public, ça tu n'y es jamais arrivé. Si j'avais connu la douleur, je l'aurais partagée avec toi. Tu l'as emportée avec toi, encore une chose qui nous sépare. Mais à présent c'est l'heure.

Yoko (chœur)

Sachant : le renoncement est la plus haute des jouissances. Tu vas être surpris, lieutenant au second bataillon de transport, par sa façon à elle de traduire votre accord. Elle fera plus qu'honneur à ton héritage, on transporte ici plus que l'idée de quelque chose, mort et sans souffle comme un monument.

Yoko

Où dois-je le faire. Sous le cœur, là où sa lame s'est arrêtée alors qu'il est prescrit de l'enfoncer jusque là. Et pas plus loin, parce qu'il n'avait plus de forces, c'est moi, moi Yoko, qui l'ai poussée de tout mon poids, moi qui ai enfoncé son épée dans sa gorge, là. Donne, Yukio. A présent moi contre toi en moi, la troisième personne. Survivre à ça, Yoko Takeyama, tu ne peux y croire toi-même. Ça ne dépend que de toi, une prière pour y arriver. Et une prière pour que le téléphone ne sonne pas, et même s'il sonnait, tu ne renoncerais pas. Un homme doit se refuser si la situation l'exige. Je ne peux pas me recoudre, non. Je peux, ce qui est en moi, je peux te le rendre, sang pour sang, tu comprends. Permettez, lieutenant, que j'utilise votre épée une seconde fois contre vous avant que je ne lance le couteau contre la dame de votre cœur. Un service d'amour, rien de moins. A présent il est temps de récolter le fruit de nos corps. Ça devrait aller avec l'épée, donne-la moi. Tenez-la contre la lumière, général, vous voyez l'inscription, gravée avec art sur la lame : qui prend sur lui le malheur d'un pays

est digne de d'être maître du monde. Que dites-vous de ça. Bien aiguisée en tous cas, et si vous voulez essayer. Vous ne pouvez pas refuser, pas entre soldats. Prudence, oui, elle est huilée, mon mouchoir. Vous n'avez pas fait attention, général, c'est du sang. Sang pour sang, pardonnez-moi. Non, je ne dois pas m'excuser, plus maintenant. Je prends l'épée dans la main. Je goûte la lame, un remède assuré. Je la pose, à gauche du nombril, dans ce pli que forme le début du ventre. La pointe s'enfonce légèrement dans la peau, je peux la sortir, la pousser à l'intérieur, un peu de pression, plus profondément et de nouveau dehors, avec facilité comme si la lame s'enfonçait dans le pommeau plutôt qu'en avant en moi où, je suppose, se trouve la paroi de l'estomac, celle qu'elle doit transpercer. Les règles du Seppuku, je l'avoue, je ne les ai jamais lues, même le suicide, je veux dire : la mort volontaire, a ses règles propres, mais je ne les connais pas. Peut-être la lame est-elle truquée, un accessoire de quelle origine, un nouveau truc. A présent je dois la remettre dans la fente, voyez, comme ça. C'est une défloration. Et c'est ce qu'elle était, une vierge en moi. La douleur, je l'ai appris de vous, est une qualité que ne connaît pas l'officier, c'est réservé aux victimes. Une femme peut-elle être officier dans votre armée. S'il veut bien mourir pour votre cause, je veux dire : elle. Je voulais dire, notre cause. Dois-je la porter dans la rue, comme ça. Et comme ça. Ça n'a pas fait mal, c'est presque décevant. Mais le sang. A présent vous êtes morts. A présent tout est mort en moi. Où est la blessure. Le sang peut se laver. Mon mouchoir, oui, comme ça. Et quel masque pour la fin. Un nouveau costume, ça ne peut pas faire de mal. Lequel dois-je porter, Shinji. Le vert, c'est celui que tu préférerais. Le vert, mon cher, pour l'opéra. Ou le rouge. Rouge sur rouge, impossible. Bleu, la couleur de demain, pas pour nous. Est-ce que ça doit être un blanc, moi la voile de ton navire dans le vent. Moi ton inscription dans le monde. Blanc comme l'était ton corps avant que tu ne le transperces de ton épée. Blanc comme l'était ton visage après le premier coup. Comme ton cri dans le silence de la maison avant que tu ne puisses plus crier parce que tu t'es vomi toi-même, parce que tu ne pouvais conserver la vie. Où est-il. Plus de costume, un dernier seulement, déjà plié et emballé pour les sœurs, parmi les autres, là. Et ça. Un paquet de papier. Dois-je enfiler ton uniforme, qu'est-ce que c'est. Une ceinture, pas la tienne. Une sangle à munitions, bourrée de cartouches. Et encore une. Encore une. Combien. Et des

armes. As-tu donc un fusil dans la maison, pas un. Des revolvers. Des grenades, quoi encore. La caserne à domicile économise l'armée, c'est ça. Le dépôt de munitions dans l'armoire, ça ne pouvait pas remplacer votre révolte. Je ne peux plus te demander si j'ai le droit de les toucher, tes armes, mon lieutenant, de ma main malade, Tu es mort, Yukio Mishima. Vous, vous pourriez mourir avec moi.

Chœur

Et de là

Elle marche tout droit dans la ville et donne ce bras, ce cœur

Aux combattants, pour servir la patrie.

D'accord. Tu as un soldat pour époux, Yoko, pour quoi faire, ouvre l'armoire, c'est là qu'est rangée la meilleure des armes, le fusil-mitrailleur, digne d'adoration dans sa sobriété faite de métal huilé et de sangles de cuir où les cartouches sont fixées, bourrées à rabord de poudre, dans ce carton tu trouveras aussi de la dynamite, que veux-tu de plus. Pourquoi l'a-t-il caché ainsi, comment lui demander ça. C'était un bon officier, ton défunt, qui a fini par ne plus lancer l'assaut que contre lui-même. Ça ne doit pas t'arriver à toi, qu'en dis-tu.

Yoko

Dois-je jouer du piano, les touches noires et blanches, morte, pas morte.

Immortalité. Quand une femme meurt, elle ne meurt pas seule.

Yoko (chœur)

Bien coupé, le costume de la veuve, large comme ça. A présent elle enfle la dernière ceinture de munitions.

Yoko

En sommes-nous dignes. Pourquoi t'en aller seul, laisse-moi être ton homme.

Chœur

Elle ouvre la porte.

Elle ouvre la porte.

Note

Nulle obligation de ne s'en tenir qu'à deux interprètes. La multiplication des rôles, tant qu'elle ne montre pas (seulement) les contradictions à l'intérieur d'un personnage, peut être montrée par un ou plusieurs acteurs / actrices, des voix enregistrées, off ou autrement. L'âge des personnages (d'après Mishima, elle 23, lui 21) peut être indiqué au moyen de masques, ils sont chez eux dans la vie comme dans la mort.